

A ce discours, bien fait pour me surprendre,
 Je lui fis compliment du cœur & de la voix ;
 Mais je le suppliai de me faire comprendre
 La volupté de deux jambes de bois.
 Volontiers, dit-il : je commence.
 Quant à l'économie, elle est de conséquence
 Pour de malheureux ouvriers ;
 Or, qui n'a plus de jambe évite la dépense
 Qu'il faisoit en bas & souliers.
 Les ronces me faisoient la guerre ;
 J'appréhendois à chaque instant
 De me heurter contre une pierre
 Ou de me blesser en marchant ;
 Crainte & danger m'accompagnoient sans cesse ;
 Maintenant exempt de tout mal,
 Je vas, viens, sans que rien me blesse ;
 Bone & cailloux, tout m'est égal.
 Pour neiges & bourbier je ne fais nulles pauses ;
 Je suis ainsi devant vous arrivé ;
 Fût-ce un chemin d'épines tout pavé,
 J'y marche comme sur des roses.
 Si sous mes pas je découvre un serpent,
 De mon pied j'écrase sa tête ;
 Si quelque chien à me mordre s'apprête,
 Je peux sans me gêner l'assommer à l'instant.
 Sur mes jambes, l'été, je n'ai pas à combattre
 Des mouches l'agile aiguillon ;
 Et si ma femme à la maison

Fait du bruit, j'ai de quoi la battre.
 Qu'on me donne une noix, je la casse. Le soir,
 Près de mon feu, lorsque je viens m'asseoir,
 Mon pied l'attise. On a beau voir
 Les saisons varier, toujours de leurs caprices
 Mes jambes savent triompher;
 Enfin après huit ans d'agréables services,
 J'en fais du bois, pour me chauffer.

Je vous souhaitois donc un sort digne d'envie :
 Vous le voyez. Ainsi (qui l'auroit pu penser ?)
 L'homme sans jambe, avec de la philosophie,
 A du plaisir à s'en passer.

IL L'AVOIT MÉRITÉ, Nouvelle.

MADAME DE MÉRIVAL étoit veuve,
 & n'avoit encore que vingt ans. Elle avoit
 fait d'abord un de ces mariages que les amans
 trouvent toujours déraisonnables, & que les
 parens appellent des mariages de raison. On
 lui avoit donné un mari qui n'eut d'autre
 mérite que de se laisser mourir bientôt; &
 le veuvage lui avoit rendu sa gaité naturelle.
 Enjouée avec esprit, vive jusqu'à l'étour-
 derie, toujours irréprochable, mais sou-
 vent inconsidérée, donnant quelquefois,
 sans le vouloir, des espérances qu'elle n'a-
 voit jamais envie de réaliser; ne bravant
 point les bienséances, mais les négligeant

8 M E R C U R E

quelquefois fans y songer : telle étoit M^{de} de Mérial. Elle vivoit chez un oncle, M. de Rincour, dont le caractère étoit opposé au sien, & qui ne l'en aimoit pas moins. M. de Rincour étoit l'homme du monde le plus formaliste. Les étourderies de sa nièce le mettoient souvent en colère; & il lui faisoit quelquefois des sermons qui l'auroient fort ennuyée, si elle n'eût eu l'art de les abrégér; mais sitôt que le sermon commençoit, elle sautoit au cou de son oncle, & le faisoit taire en l'embrassant.

Un matin cependant M. de Rincour vint trouver sa nièce, & lui dit : ma nièce, votre conduite est irréprochable; mais j'en réponds au Public. Il est temps que vous changiez de caution, & qu'un mari prenne la place de votre oncle. Je ne veux pas forcer votre choix; mais j'exige que vous en fassiez un. Il vient ici plusieurs personnes qui aspirent à votre main; il faut vous décider. Par exemple, ce M. Morbrok est un fort galant homme. Je l'attends ce matin. Il demande à t'entretenir un moment. Il faut l'écouter, ma nièce. Je présume qu'il a des propositions à te faire: il est fort riche, je serois charmé qu'il pût te convenir.

Comme il achevoit de parler, on vint annoncer M. Morbrok. Le voilà justement, continua M. de Rincour; je te laisse avec lui. C'est un fort galant homme; un homme riche, songes-y bien, ma nièce.

M. Morbrok étoit un Anglois des plus

opulens, qui avoit autant d'estime pour les richesses, que de haine pour la nation Françoise. On auroit tort, si d'après cela on l'accusoit d'avarice. Sa manie n'étoit point d'entasser l'or, mais de croire que ce mot-là renfermoit tout. On eût dit, à l'entendre, que l'or dissipoit tous les chagrins, & guérissoit toutes les maladies. S'il vous eût privé d'un ami, d'un père, il auroit cru vous consoler & vous dédommager avec de l'argent. Si l'on parloit devant lui d'un homme de génie, il demandoit quelle étoit sa fortune. Il prétendoit qu'il n'y avoit qu'un bien & un mal dans le monde: la richesse & la pauvreté. Du reste, sa liberté d'esprit naturelle, jointe à l'indépendance qui accompagne une grande fortune, lui faisoit attacher peu de prix à ce que nous nommons politesse. Il rendoit peu d'égards dans la société; mais aussi il en exigeoit peu lui-même.

Resté seul avec Mde de Merval, il eut avec elle une conversation qui dûr l'étonner. Il lui dit qu'il la trouvoit bien, fort bien; mais qu'elle n'étoit pas riche, & qu'il falloit le devenir. Moi, je le suis, continua-t'il, je le suis trop. Nous pourrions nous arranger de manière à l'être tous deux assez. Cela peut-être, lui répondit Mde de Merval; mais je ne comprends pas comment. Je vais me faire mieux entendre, reprit-il. Moi, je vous aime; je viens me proposer.... Ne vous alarmez point. Ce n'est pas d'un mariage que j'ai à vous parler. Je

fais que vous aimez votre liberté; je tiens beaucoup à la mienne. Tenez, ne nous marions point. — Ah ! bon. J'y consens très-volontiers, dit Mde de Mérial, ne nous marions pas. Mde de Mérial commençoit à voir son projet; & piquée au vif de son impertinente proposition, elle résolut néanmoins de l'entendre jusqu'au bout. Rassurez-vous encore un coup, dit-il, je viens vous offrir un simple engagement, une liaison d'esprit & de cœur, c'est-à-dire, ma fortune sans ma main. Ah ! dit Mde de Mérial, cet engagement est bien plus honnête. Quand je dis honnête, c'est en supposant un état d'opulence; car vous savez bien, M. Morbrok, que l'or ennoblit tout. Ah ! vous avez bien raison, s'écria-t'il avec enthousiasme. Et aussitôt il se met à développer aux yeux de Mde de Mérial le plus beau plan de conduite imaginable; il lui fait voir dans la perspective des laquais de six pieds, de superbes équipages, de gros cochers à moustaches, grand hôtel & petite maison, des terres, une table magnifique, en outre, de très-gros revenus, la plus riche garde-robe, des loges à tous les spectacles; enfin, tout ce que peuvent offrir le luxe & l'abondance à la beauté la plus ambitieuse. Mde de Mérial ne l'interrompt point; & quand il eut fini: Monsieur, lui dit-elle, d'après cette énumération, toute brillante qu'elle est, je vois que nous aurons de la peine à conclure. Ce n'est pas-là m'offrir moitié de

ce qu'il me faut. Je me mets à bien plus haut prix ! Comment, Madame, interrompit-il, y pensez-vous ? mais c'est un prix fou. Il alloit continuer ; Mde de Mérial prenant un air sérieux, lui imposa silence ; & il sortit un peu honteux.

Mde de Mérial ne revenoit point de sa surprise. Quoi, disoit-elle dans son dépit, me parler d'amour sans me parler d'hymenée ! Expliquer ses desirs comme un vrai Sultan ! Ah ! M. Morbrok, vous avez cru commencer & finir le même jour votre roman ! Le trait est leste ! nous verrons. Tandis qu'elle roule dans son esprit des projets de vengeance, entre M. de Rincour qui, sans avoir su leur conversation, a vu sortir M. Morbrok mécontent, & vient pour en faire des reproches à sa nièce. Eh bien, lui dit-il, vous l'avez donc éconduit ? — Oui, mon oncle. — Tant pis, ma nièce, tant pis. — Quoi ! vous auriez voulu que j'eusse accepté sa proposition ? — Assurément. Il falloit le prendre au mot. Mde de Mérial l'interrompit par un grand éclat de rire, qui faillit le mettre en colère. En vérité, lui dit-il, ma nièce, voilà un rire bien incivil ; je n'aurois jamais cru que je serois forcé de vous rappeler un jour que vous me devez du respect. Après quelques excuses qui l'appaisèrent bien vite, on reprit la conversation. Mais enfin, dit M. de Rincour, sa proposition... — Étoit très-avantageuse. Je devois partager une fortune im-

menſe. — Eh ! ſans doute, quand on eſt marié.... — Marié ? Oh ! non, mon oncle ; il ne ſe marie pas, lui. — Comment, il ne ſe marie pas ; qu'eſt-ce à dire ? M. de Rincour furieux, alloit le conſigner à ſa porte, quand ſa nièce l'arrêta ; non, laissez-moi faire, lui dit-elle, j'ai un projet ; permettez-moi de l'exécuter. Il eut bien de la peine à ſ'y prêter ; mais enfin il y conſentit.

Cependant M. Morbrok, en ſongeant au peu de succès de ſa démarche, étoit tout honteux de l'avoir haſardée ; & comme la contradiction irrite ſouvent le deſir, il ſentit le goût qu'il avoit pour Mde de Mérial ſe changer en amour. Il vint faire des excuſes, qu'on fit ſemblant d'agréer, parce que, pour en venir où l'on vouloit, il falloit feindre de lui avoir pardonné. On fit plus, on ſ'efforça de lui paroître aimable ; & Mde de Mérial pouvoit aller loin dans ce genre-là.

Sinville, jeune homme fort bien né, qui venoit aſſidument chez M. de Rincour, aimoit auſſi ſa charmante nièce. Il étoit moins riche que ſon rival, mais beaucoup plus aimable ; il fit plus de progrès auprès de ſa maîtreſſe. Mde de Mérial ne diſſimula point, ou, pour mieux dire, laiſſa voir expreſ à M. Morbrok qu'il avoit Sinville pour rival ; mais elle ne lui dit point que c'étoit un rival aimé. M. Morbrok ne pouvoit ſe diſſimuler que Sinville étoit aimable ; cette rivalité l'eſſraya. Le bon Anglois crut avoir trouvé un expédient infaillible ; il courut chez Sin-

ville, & lui offrit de l'argent pour le faire déserter de ses poursuites. Avec moins de générosité que n'en avoit Sinville, on eût mal reçu cette proposition; aussi rejeta-t'il ses offres assez brusquement; & M. Morbrok se retira bien surpris d'avoir été refusé.

En quittant Sinville, il revint auprès de Madame de Mérial. Il la trouva plus aimable; car elle cherchoit à lui plaire; & il sortit de chez elle plus amoureux. Il ne tarda pas à s'y remonter; ce dernier entretien ne fit que l'enflammer davantage; & c'étoit-là ce que vouloit Mde de Mérial. Enfin il fit reparler son amour; mais cet amour n'osa reparoître que sous la sauvegarde de l'hyménée. Il n'osa proposer sa fortune qu'avec sa main. Mde de Mérial le voyant enfin parvenu où elle avoit dessein de l'amener, ne songea plus qu'à jouir de son ouvrage. Quoi, lui dit-elle, vous pourriez aller jusqu'au mariage! pour en venir à cette extrémité, songez qu'il faut avoir beaucoup de courage ou beaucoup d'amour. Il jura aussitôt qu'il sentoit son amour s'accroître de moment en moment. Monsieur, répondit Mde de Mérial, qui s'entendoit à merveille, si votre amour est au plus haut degré, je vous avouerai que c'est-là ce que je desirois. M. Morbrok enhardi par ce discours, la pressa plus vivement; & Mde de Mérial assaisonnant toutes ses réponses d'une maligne équivoque, lui dit qu'elle

voyoit bien qu'il falloit se rendre à l'amour. D'ailleurs, ajouta-t-elle, l'équité m'en fait un devoir : elle m'ordonne d'accorder enfin le prix à qui l'a mérité. Ces derniers mots, prononcés encore plus tendrement, achevèrent de renverser la tête de M. Morbrok, qui ne douta pas un instant qu'elle ne voulût parler de lui. Allez, Monsieur, reprit sur le même ton Mde de Mérial, allez faire un tour de jardin; je vous ferai avertir quand il en sera temps : je veux rendre ici dans peu possesseur de ma main, celui qui est déjà maître de mon cœur. Il alloit se répandre en actions de grâces, quand elle l'interrompit pour lui dire : tout sera prêt dans un moment : vienne l'époux, je me charge d'amener la femme & le Notaire.

Cependant Sinville, qui n'avoit pas à craindre ce rival, & qui le craignoit pourtant, car il étoit bien amoureux, étoit arrivé sans faire de bruit, & avoit entendu la fin de leur conversation. Il en fut la dupe, ainsi que M. Morbrok, mais d'une autre manière; il en eut autant de chagrin que son rival en avoit de joie; & Mde de Mérial acheva de combler son désespoir, par ces mots qu'elle prononça tout haut en l'apercevant : M. Morbrok, vous reviendrez dans un moment. Sinville, attendez-moi, vous m'êtes nécessaire ici; je vous quitte pour mander le Notaire : vous serez témoin... adieu.

Cet adieu faillit rendre fou Sinville. O

ciel, s'écria-t'il, que veut-elle donc dire ? elle mande un Notaire, & je serai témoin ! je frissonne ! Un moment après, Mde de Mérial entra suivie d'un Notaire & de son oncle, qui n'étoit pas non plus dans la confiance. Elle fit avertir M. Morbrok ; & quand tout le monde fut rassemblé : Madame, dit Sinville avec le ton du dépit, d'après tout ce que je vois, je ne vous suis pas nécessaire. Pardonnez-moi, lui répondit-elle, très-nécessaire. Puis se tournant vers M. Morbrok, qui nageoit dans la joie : M. Morbrok, lui dit-elle, l'Anglois & le François sont en guerre dans ce moment-ci ; chez ces deux peuples rivaux. les bons Citoyens forment divers projets. L'un arme des vaisseaux ; l'autre court lui-même affronter les périls de la mer ; un autre y envoie ses propres fils ; moi, j'ai voulu essayer une hostilité d'un genre tout nouveau, & je me suis servie des armes que la Nature m'avoit données. Mes yeux ont attaqué votre cœur ; ils l'ont vaincu, je suis contente. Il ne me manque plus que de donner devant vous ma main à Sinville. Ah ! Corsaire, s'écria l'oncle tout étonné ! M. Morbrok sortit furieux ; & Sinville demeura quelque temps muet de plaisir & de surprise. Mais quand il eut rappelé ses sens : pardonnez, Sinville, lui dit Mde de Mérial avec le plus gracieux sourire. Madame, lui répondit Sinville en souriant aussi, j'approuve, j'admire même, si vous voulez, ce triomphe, puisque je n'en

fais point les frais. Mais croyez-moi, Madame, la guerre a trop de hafards, &.... tenez, après cette victoire, donnez la paix à tous les cœurs Anglois.

*Explication de l'Énigme & du Logogryphe
du Mercure précédent.*

LE mot de l'Énigme est *Chandelle*; celui du Logogryphe est *Corbillard*, où se trouvent *billard, cor-de-chasse, Roi, Croi, or, Doria, cil, Cadi, bico, roc, liard, bil, arc, cors aux pieds, lard.*

É N I G M E.

SANS être arbre, ni plante, il faut que je végète;
La nuit comme le jour je remplis mon destin.
Trop long, on me surnomme indécant ou vilain;
Trop court, j'engendre un mal qui souvent inquiète.
Nous sommes des jumeaux d'inégale grosseur;
Je marche sur cinq pieds qui composent mon être.
C'est ainsi qu'en parlant on se fait reconnoître;
Mais c'est aussi par-là qu'on amuse un Lecteur.

(Par un Abonné de Castres, en Languedoc.)



LOGOGYPHE.

JE suis une femelle

Toujours plus ou moins bonne & belle ,

Suivant la qualité ,

L'espèce & la bonté

Ou de mon père

Ou de ma mère.

Ma sœur jumelle , ayant nom différent ,

Ainsi que moi reçoit d'un élément

Sa forme & la figure ,

Et je lui sers de couverture.

Décomposée enfin , je t'offre évidemment

Deux notes de musique ; un ancien monument ;

Un vuide ; deux chemins ; ce qu'on y voit souvent ;

Synonyme d'échange ; une pierre fort dure ;

Ce que toujours il faut à roulante voiture ;

Ce sur quoi l'on s'assied ; une pièce d'argent ;

Le trou dans lequel entre une vis en tournant ;

Le temps d'amour d'un cerf ; un métal qu'on admire ;

Ce qu'un simple Prêtre désire ;

Un instrument , puis un genre de mal

Finiront le procès-verbal.

(Par M. de L. G.)



 NOUVELLES LITTÉRAIRES.

TANGU ET FÉLIME, Poëme en 4 Chants,
 par M. de la Harpe, de l'Académie Fran-
 çoise; orné de Gravures. Prix, 3 l. 12 s.
 A Paris, chez Pissot, Libraire, quai des
 Augustins.

DEPUIS Phédre jusqu'à La Fontaine, & depuis La Fontaine jusqu'à nous, il a toujours été permis aux Fabulistes & aux Conteurs de travailler sur le fonds d'autrui, & de broder des canevas d'emprunt. M. de la Harpe, usant de ce privilège commun, a pris la fable de *Tangu* d'un vieux Conte tiré originairement des Romanciers Provençaux, employé dans l'histoire de Fortunatus, & rajeuni, au commencement de ce siècle, dans les *Aventures d'Abdalla*. C'est ce que nous apprend l'Auteur dans un court avertissement; & il prend soin de nous dire, dans le début de son Poëme :

Je dois encore avertir que ma Muse,
 Tout en rimant ce Conte qui l'amuse,
 En tout ceci n'a rien imaginé;
 Je vous le rends comme on me l'a donné.

Il est pourtant vrai qu'il a fait quelques changemens heureux dans la contexture de l'Ou-

vrage ; & si l'on veut lire l'Original à côté de l'Imitation, on verra sur-tout combien le style du Poëte a embelli ce qu'il empruntait. Tangu, fils d'un riche Marchand d'Allep, a la fantaisie de voyager, & l'ambition de faire une grande fortune dans quelque Cour étrangère. Hanif son père, tout en blâmant son dessein, ne veut pas s'y opposer, mais il ne lui donne rien qu'une bourse de cuir vuide, & lui souhaite un bon voyage. Tangu, en dépliant la bourse, y voit ces mots : *combien d'argent te faut-il ?* Tangu trouve la merveille plaisante, sans y croire, & demande, en riant, mille pièces d'argent.

Le cuir tout plain, enlé subitement,
Glisse, s'échappe, & tombe lourdement.
De beaux sous la terre est parsemée.

Tangu, possesseur d'un trésor qu'il ne soupçonnoit pas, se met en route, bien sûr, après plusieurs essais, de ne manquer de rien avec son talisman. Il arrive à la Cour de Damas avec le train d'un Prince, & cachant sa naissance. Il reçoit l'accueil le plus flatteur, & du Sultan, & de toutes les femmes de la Cour. Mais il élève ses vœux jusqu'à la Princesse Féline, fille du Sultan ; & les présens les plus magnifiques sont mis en œuvre pour la toucher, & pour fléchir sa résistance.

Pour subjuguier cet orgueil indomptable,
Il eût tari la bourse intarissable,

S'il l'avait pu. Nos fastueux Fouquets,
 Nos Financiers, d'O, Sancy, Bourvalais,
 N'auraient paru que ses humbles valets;
 Luxe d'Europe, il ne faut qu'on le nie,
 Est fort mesquin devant celui d'Asie.
 Vous concevez comment dût en user
 Jeune homme épris qui n'avait qu'à puiser.
 Il n'était bruit à la Cour de Syrie,
 Que de l'éclat de sa galanterie.
 Un éléphant des forêts de Bantam,
 Proche parent de celui de Siam,
 Que relevait sous sa housse éclatante
 La gravité de sa marche pesante,
 Vint un matin apporter au palais
 De la Princesse, un de ces cabinets
 D'un noir luisant, incorruptible ouvrage,
 De tous les arts précieux assemblage,
 Où le pinceau nuançant les couleurs,
 A diapré la gomme vernissée,
 Que fit couler de sa tige blessée
 L'arbre dont l'Inde a recueilli les pleurs.
 Les diamans à pointes rayonnantes,
 Les beaux rubis, les topases brillantes,
 Taillés en fruits, en bagues, en miroirs,
 Du cabinet remplissaient les tiroirs;
 Et l'éléphant chargé de cette pompe,
 Portait encore un billet dans sa trompe:
 Billet galant, écrit sur du vélin,
 Et proprement plié dans du satin.

L'idée de cette galanterie Orientale est
 très-heureuse; & c'est ainsi que l'imagina-

tion Poétique répand sur un sujet l'illusion
des couleurs locales.

Féline paroît insensible à tous ces présens,
dont le Sultan est émerveillé. Mais plus
fine que son père, elle a deviné que tant de
richesses devoient avoir une source surnatu-
relle. Elle soupçonne quelqu'un de ces ta-
lismans, qui étoient alors à la mode, &
forme le dessein de s'en emparer. Plus elle
s'est arinée de rigueur contre Tangu, plus
elle se flatte, & avec raison, qu'à la pre-
mière apparence de faveur, il ne pourra pas
lui résister. Elle lui fait entendre enfin qu'elle
est touchée de son amour; mais blessée de
sa réserve; qu'elle veut avoir le secret de ses
merveilleuses richesses : elle met sa tendresse
à ce prix :

Et s'il dit tout, il peut tout espérer.

Qu'elle était belle en tenant ce langage !

Quelle rougeur animait son visage !

Que tendrement son regard désarmé

Disait : un mot, & vous êtes aimé.

Est-il héros qu'à ce piège on ne prenne ?

Témoin Samson, & de nos jours Turenne.

Féline encore avait pour elle un point

Bien important : c'est qu'elle n'aimait point.

Il est reçu que femme à qui l'on donne,

Pour l'ordinaire en devient plus friponne.

Pour la Princesse, elle l'était si bien,

Qu'en un besoin elle eût trompé pour rien.

Non, tant d'astuce & tant de félonie,

Je le crois bien, n'est pas de ce pays ;
 C'est proprement un monstre d'Arabie ;
 Je ne crois pas qu'il s'en trouve à Paris.
 Tangu fut pris : il se laissa séduire
 A ce coup-d'œil, à ce premier sourire,
 Éclos pour lui comme le plus beau jour,
 Qui cachait l'art & qui montrait l'amour.
 Il avoua la bourse & le prodige.

Voilà le vrai style de la narration. C'est en la semant de ces idées fines, & de ces rapprochemens ingénieux, qu'on la rend piquante & gracieuse, pourvu que ces ornemens soient naturellement amenés, & ne servent qu'à relever la facilité du récit sans le charger, ni l'allonger. Ce mérite est bien rare, & n'est apprécié que des connoisseurs.

Félimedemande à faire l'essai de la bourse, pour se convaincre de la vérité : dès qu'elle l'a entre les mains, elle l'emporte & s'enferme. Tangu croit d'abord que c'est un badinage ; mais, depuis ce moment, il ne voit plus la Princesse qu'en public, & ne reçoit d'elle que le plus froid accueil. Cependant, il a tout perdu avec la bourse, & bientôt, dans son désespoir, il prend le parti de s'en retourner chez son père. Ainsi finit le premier Chant, qui a pour titre : *La Bourse & le Regard.*

Dans le second, qui est intitulé : *Le Cornez & le Baiser*, Tangu, après avoir raconté sa déconvenue au bon-homme Hanif,

en reçoit pour consolation un Cornet enchanté, avec lequel il peut assembler autant de Soldats qu'il voudra. Il l'embouche, & marche, à la tête de cent mille hommes, pour assiéger Damas, qui est bientôt réduit à l'extrémité. Le Soudan vient, avec sa famille, implorer la clémence du vainqueur. Il est bien surpris de reconnoître Tangu : il lui demande comment il a pu mériter sa colère. •

Tangu voulait cacher son embarras.
 Il l'écoutait, & ne l'entendait pas :
 En l'écoutant, il regardait Féline.
 Elle était là : ses yeux, quoique baissés
 Modestement, ont reconnu sa dupe,
 Et démêlé le trouble qui l'occupe.
 Dans ses regards elle a lu, c'est assez.
 Elle tremblait, ce moment la rassure :
 De son pouvoir elle est encore sûre.
 Elle l'a vu rougir, se détourner.
 C'est vainement qu'il veut la condamner.
 L'amour renait à l'instant qu'il menacé ;
 Qui veut punir est prêt à faire grâce.
 Féline règne ainsi qu'elle a régné.
 Il n'avait pu résister à sa vue,
 Et pour cacher cette atteinte imprévue,
 Sans rien répondre il s'était éloigné.
 Il se rappelle en son cœur indigné,
 Combien il doit la trouver criminelle ;
 Mais il est maître & de son père & d'elle,
 Et quel que soit le plaisir de gronder
 Et de confondre une amante infidelle,

Il est plus doux de se raccommoder.

Tangu déjà reprend ses espérances,

Et tout amant court après ses avances.

Tangu ordonne un festin. Pendant le repas, Félimé trouve bientôt le moyen de se justifier, & de faire passer tout ce qu'elle a fait pour un badinage. Ses larmes la défendent encore mieux que ses raisons.

Eh ! quelle femme a tort quand elle pleure !

Le Soudan, pour terminer, propose sa fille à Tangu. Le voilà au comble de ses vœux. Il entre dans Damas, où il est reçu comme le gendre du Souverain, & son héritier. On prépare une fête dans les jardins. Après souper, Félimé le tire à l'écart, & met en œuvre les artifices & les caresses, pour savoir le secret de cette Armée subitement créée & invulnérable. Peut-il avoir des secrets pour celle qui va être son épouse ? Un baiser achève de le vaincre. Il révèle le mystère du cornet, & il a la foiblesse de le laisser prendre. Félimé l'embouche, & demande une Armée. Le charme agit : celle de Tangu disparoît, & Damas se remplit de nouveaux combattans aux ordres de la Princesse. Tangu n'a que le tems de se sauver à la faveur de la nuit.

« Oh ! pour le coup sa sottise est extrême.

« Que l'on soit dupe une première fois,

« Passe, mais deux ! » Eh ! vous le seriez trois,

Vous qui parlez, si vous aimiez de même.

Cette

Cette réflexion si simple, contient à la fois l'apologie & la morale de cette Fable, qui n'a d'autre but que de faire voir toutes les folies dont l'Amour est capable.

Vous avez vu ces minois agaçans,
 Au doux sourire, aux regards caressans,
 Dont le tour fin, dont le piquant ensemble,
 En variant les grâces qu'il rassemble,
 Peint la gaité, le folâtre plaisir,
 L'Amour enfant, le talent de jouir;
 De qui l'humeur à la fois tendre & folle,
 D'un rien vous charme, & d'un rien vous désole,
 Trompe l'espoir, & nourrit le desir,
 Montre l'instant sans le laisser saisir,
 Boude & caresse, avec transport se livre
 A tous les jeux dont un amant s'enivre,
 Et quand il croit les avoir goûtés tous,
 Promet encore un lendemain plus doux.
 Voilà Féline: il faut encore y joindre
 Un petit nez, mais un nez fait au tour,
 Nez retroussé comme le veut l'Amour; &c.

Faut-il s'étonner si Tangu, épris d'un objet si séduisant, regrette encore plus les douceurs dont il a été privé, que les trésors qu'il a perdus? Mais, comment reparoître chez son père après sa double sottise? Pour cette fois il est accablé de reproches: on refuse de l'entendre.

Que produisit pourtant cette colère?

Contre son fils Hanif se déchaîna,

Sam. 2 Septembre 1780.

B

Gronda bien fort , & puis il pardonna ;
Et n'est-ce pas pour cela qu'on est père ?

Ce trait , & plusieurs autres de la plus heureuse naïveté , ont été cités comme dignes de La Fontaine. Hanif n'a plus qu'un seul trésor à donner à son fils , mais qui peut lui faire recouvrer les deux autres , si Tangu peut être sage : c'est une Ceinture , qu'il suffit de porter sur soi pour être sur-le-champ transporté où l'on veut. Tangu fait les plus belles promesses , & jure qu'il ne veut revoir la perfide que pour reprendre son bien , la punir , & l'accabler de mépris.

Qui n'en a pas juré cent fois autant ?
Qui n'a pas fait le serment d'être sage ,
Maître de soi , de n'être dupe en rien ,
Comme Memnon qui s'en trouva si bien ?

Tangu , muni de sa Ceinture , se transporte , au milieu de la nuit , dans la chambre de Féline. Tout dort près d'elle : elle-même paroît à ses yeux dans le désordre du sommeil , & dans un état où il ne l'avoit jamais vue. Nous voudrions pouvoir décrire cette scène qu'il faut voir dans le Poème , où cette situation si délicate est traitée avec la plus grande réserve. Féline parvient encore à persuader à Tangu qu'elle n'a point eu de tort réel ; & il a tant d'envie , en la voyant , de la croire innocente , que cette dernière séduction n'est pas la moins vrai-